

# AMOREXIE

Flavia Goian

L'approche psychanalytique de l'anorexie mentale a, dès l'origine, emprunté différentes directions, souvent incompatibles. Quels points communs en effet entre la psychose « monosymptomatique » de Mara Selvini<sup>1</sup>, les interprétations basées sur les fantasmes hystériques de fécondation orale et la « délinquance alimentaire » de Winnicott ?

Dans ce concert, Lacan a apporté une note originale en insistant sur la dialectique du besoin, de la demande et du désir, en proposant cet aphorisme désormais classique : « L'anorexique mange non pas rien, mais *le rien* ». Nous pensons qu'il y a là une indication, – et c'est capital – du sens ultime du symptôme, celui d'un *appel désespéré à l'ordre désirant*.

Il n'est pas inutile de rappeler ici les particularités des « travaux » de Lacan dans ce domaine. Tout d'abord, Lacan a eu un premier contact avec l'anorexie, puisqu'un rapport de séance de la SPP de 1935 note que « en puisant dans ses souvenirs de consultations populaires, il retrouve une trentaine de cas d'anorexie mentale. Tous ces cas se rapportaient à des garçons, et qui étaient tous juifs. »<sup>2</sup>. Ensuite, lorsqu'il cite l'anorexie mentale, il s'agit toujours d'exemples donnés en illustration d'un concept particulier, et rarement d'un abord de la maladie en tant que telle.

Par exemple : à propos de la place de l'objet dans l'oralité, dans le Séminaire *La relation d'objet* (1956-1957)<sup>3</sup> : « Je vous ai déjà dit que l'anorexie mentale n'est pas un *ne pas manger*, mais un *ne rien manger*. [...]. Ce n'est pas *nicht essen*, c'est un *nichts essen*. Ce point est indispensable pour comprendre la phénoménologie de l'anorexie mentale. Ce dont il s'agit dans le détail, c'est que l'enfant mange *rien*, ce qui est autre chose qu'une négation de l'activité. De cette absence savourée comme telle, il use à l'égard de ce qu'il a en face de lui, à savoir la mère dont il dépend. Grâce à ce *rien*, il la fait dépendre de lui. » ; à propos de l'articulation besoin – demande – désir, dans « La direction de la cure » (1958)<sup>4</sup>, in *Ecrits* : « c'est l'enfant que l'on nourrit avec le plus d'amour qui refuse la nourriture et joue de son refus comme d'un désir (anorexie mentale) » ; à propos de l'objet *a* au plan oral dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*<sup>5</sup> (1964) : « Dans l'anorexie mentale, ce que l'enfant mange, c'est le *rien* » ; à propos de la réponse de l'enfant à l'énigme du désir de l'adulte<sup>6</sup> : « Le fantasme de sa mort, de sa disparition, est le premier objet que le sujet a à mettre en jeu dans cette dialectique, et il le met en effet – nous le savons par mille faits, ne serait-ce que par l'anorexie mentale. ».

L'apport de Lacan cerne des points essentiels de compréhension. Mais la plupart de ses avancées sur l'anorexie s'arrêtent en 1964, au moment où, d'une part, s'amorçait une hausse sensible de la prévalence de la maladie et, d'autre part, s'opérait dans les milieux psychiatriques un tournant durable de l'approche psychopathologique. Avant aussi qu'il ne développe son concept de jouissance.

Pascal Guinand<sup>7</sup>, à la suite de Jean-Richard Freymann<sup>8</sup>, considère l'anorexie mentale comme une pathologie de la séparation, du deuil de la mère, et en fait une lecture mélancolique, en considérant **le refus, le rejet de l'anorexique comme une incorporation**.

Selon ces auteurs, faute d'expulsion, l'introjection s'avère impossible. Le sevrage d'avec la mère ne peut se réaliser que si l'enfant est en mesure d'expulser une part de ce que véhicule l'apport nourricier de la mère. Sur cette matrice, s'instaure le symbole de la négation. L'anorexique, n'ayant pas pu établir correctement ce symbole, se structure autour d'une **inséparation** qui accuse tôt ou tard la consistance d'un *trop plein* physique, l'opérateur symbolique prenant alors une consistance réelle.

<sup>1</sup> Mara Selvini-Palazzoli, *Self-Starvation*, trad. Arnold Pomerans, Londres, Chaucer, 1974.

<sup>2</sup> « Interventions de Lacan à la SPP », in *Ornicar ?*, 31, V, « L'anorexie mentale » (1935), 1984.

<sup>3</sup> Le séminaire, Livre VI *La relation d'objet* (1956-1957), Paris, Seuil, 1994, p. 184.

<sup>4</sup> « La direction de la cure » (1958), in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 628.

<sup>5</sup> Le séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Seuil, 1994, p. 96.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>7</sup> Pascal Guinand, *Anorexie et inédie : une même passion du rien*, Ères Arcanes, coll. « Hypothèses », 2004.

<sup>8</sup> Jean-Richard Freymann, *Les parures de l'oralité*, Springer-Verlag France, Paris, 1992.

« L'anorexie se révèle comme un contrat qui consiste en une tentative inconsciente, répétée, mais non sans souffrance, de l'expulsion d'un objet *a*, afin de faire choir un "en trop" envahissant. Ce décollement n'est pas aisé ; (preuve en est l'image obsédante d'un corps vécu comme sale et méprisable) »<sup>9</sup>.

Ces hypothèses nous semblent intéressantes à plus d'un titre. Tout d'abord, il s'agit de poser **l'existence d'un nouage spécifique entre corps et signifiant**, qui rendrait compte de l'anorexie mentale. La question posée en termes psychanalytiques rejoint donc la tendance de la nosographie psychiatrique, en particulier depuis le *rapport de Göttingen*, à concevoir une **structure anorexique**. Ensuite, elle situe la problématique en terme logique, au temps mythique de la *Bejaung* – de l'affirmation primitive, prise en défaut.

Pour Pascal Guingand, « pour que la séparation se réalise, il faut qu'en contrepartie de la frustration, la mère "donne" véritablement le sein à l'enfant. » Selon lui, dans l'anorexie, le sein ne serait pas véritablement donné, mais « prêté ». Par suite, tout se passe comme si **le lait circulait en boucle fermée de la mère à la mère**, c'est-à-dire de la mère à *ce qui se prolonge d'elle* dans le corps de l'enfant, induisant cette **intériorisation-exclusion** incorrecte de la Chose primordiale, ce défaut de *Verneimung*.

Autrement dit, le processus de séparation est ici précocement biaisé par un forçage en sens inverse, une sorte d'*incorporation* du « lait-corps de la mère » dans le corps de l'enfant en lieu et place de l'*introjection* du sein. » On comprend dès lors que ce *trop plein* soit pour l'anorexique une présence maternelle intérieure étouffante, sur lequel un rejet massif – bien qu'ambivalent – va s'exercer. Ainsi, en ne mangeant pas, l'anorexique se débat pour ne pas mourir... étouffée.

Cette hypothèse reprend à un niveau logique l'essentiel de ce que Karl Abraham avait entrevu en 1916 en termes de cannibalisme. La « pulsion à incorporer », à dévorer l'objet désiré, c'est cela qui va permettre l'expulsion. Aussi faut-il d'emblée poser cette équivalence : *le mouvement d'expulsion est un mouvement d'absorption*, formule pour le moins paradoxale.

## La bouteille de Klein en ligne de mire de l'anorexie-boulimie

Il en est de l'anorexie comme de l'histoire des Danaïdes, ces filles parmi les plus affligées de l'enfer mythologique, condamnées à remplir indéfiniment un tonneau percé.

Tâche, en effet, sans fin que celle de *remplir pour se vider* le tonneau troué d'un corps pris au piège d'une logique paradoxale, confinant à l'absurde, et laissant dans le désarroi tous ceux qui ne peuvent s'empêcher d'y condamner une éviction de la vie.

Logique euclidienne en apparence, logique du dedans et du dehors, remplir le vide, vider le plein, boulimie-anorexie confondues affirment une *f(a)im* de non recevoir.

Notre hypothèse est que l'anorexique-boulimique, tout en déployant son symptôme à travers l'imaginaire du sac du corps, révèle la vérité de la structure en Bouteille de Klein, figure impossible, véritable labyrinthe. (Nous considérons l'anorexie et la boulimie comme l'envers et l'endroit d'une même structure, la première sous-tend la seconde.)

La bouteille de Klein est une variété de surface unilatère fermée, utilisée par Lacan pour présenter un mode d'articulation possible, à la fois spatial et temporel, entre des notions comme *savoir* et *vérité*, *demande* et *identification*, qui concernent le sujet de l'Inconscient.

A partir du polygone fondamental, elle se construit en deux temps. Dans un premier temps, le recollement des bords opposés du carré selon les vecteurs correspondants de même sens constitue un tube, un cylindre. Dans un deuxième temps, le recollement des deux autres vecteurs de sens inverse nécessite une auto-traversée de la surface par elle-même, les deux extrémités du cylindre fusionnant, pour former une surface où l'envers rejoint l'endroit.

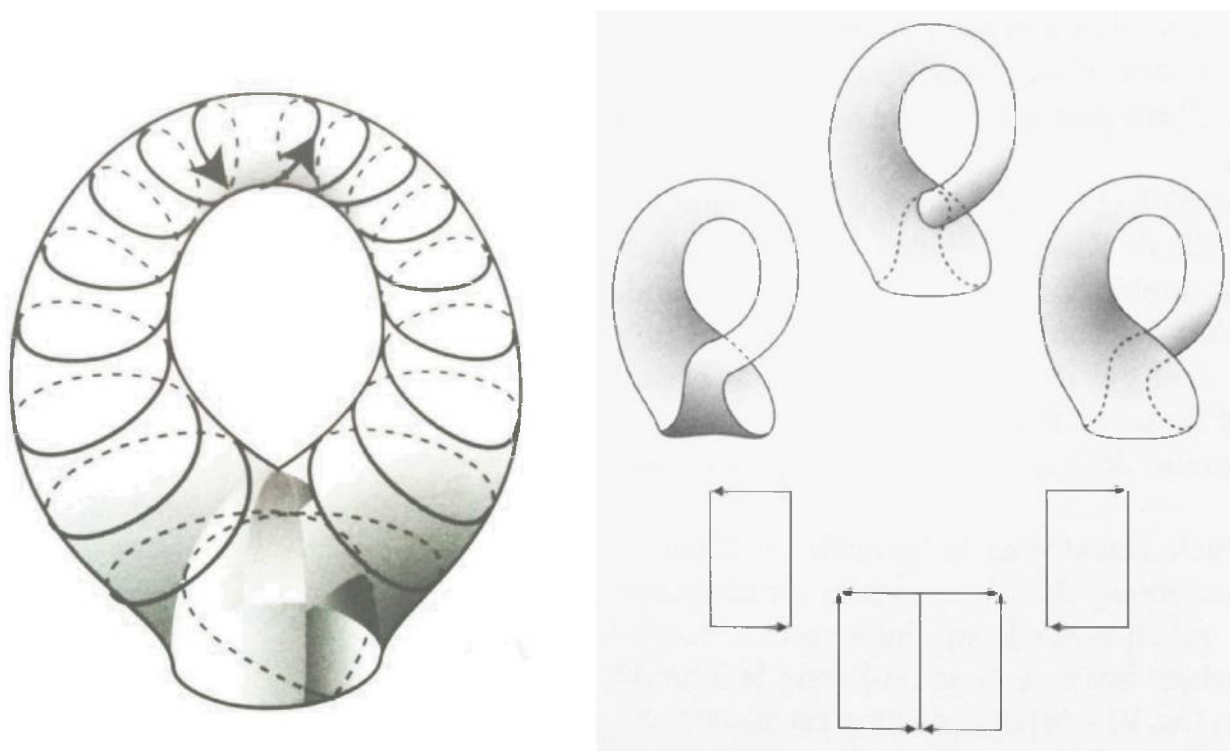
L'opération de recollement ne peut se faire strictement que dans un espace à quatre dimensions, elle nécessite donc ce qu'on appelle une *immersion* dans l'espace à trois dimensions.

Dans le séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Lacan présente une bouteille de Klein aux propriétés topologiques fort différentes de celles du tore étudié dans *l'Identification*.

<sup>9</sup> *Ibid.*

Comme le tore, la bouteille de Klein supporte la coupure du signifiant.

Comme sur le tore, les cercles de la coupure de la demande et du désir s'embobinent sur la bouteille de Klein, mais après un tour complet, les boucles tournent dans le sens inverse de celui de départ<sup>10</sup>.



**Sur le plan clinique, cette topologie produirait une inversion de la demande**, ainsi par exemple la transformation d'un fantasme de dévoration en celui de se faire dévorer, le cas de l'anorexie-boulimie<sup>11</sup>. Avatar de la bande de Moebius, la surface de la bouteille de Klein est en effet non orientable.

**Une coupure simple** suffit pour transformer celle-ci en bande de Moebius – à la différence du tore, qui nécessite, pour la réaliser, une double coupure et un recollement d'un des bords.

**La coupure en double boucle transmue la bouteille de Klein en deux bandes de Moebius.** Lacan insiste sur ce découpage de la bouteille de Klein qui en révèle la structure comme accolement de deux bandes de Moebius inverses l'une de l'autre le long du bord unique de chaque bande. Il situe dans cet accolement la conjonction du Sujet et de l'Autre dans la dialectique de la demande.

Pour Lacan, la nécessité structurale de cet accolement pour reconstituer intrinsèquement la bouteille de Klein indique qu'il s'agit, entre le Sujet et l'Autre, d'une « forme d'inversion toute différente et beaucoup plus radicale que celle de la relation spéculaire. »<sup>12</sup>, en ceci qu'elle serait le résultat d'une coupure, donc un effet de la structure du langage.

**La coupure en double boucle – obtenue en confondant sur le cercle de rebroussement les deux points où elle rencontre le cercle – sépare sur la bouteille de Klein deux morceaux :** une bande de Moebius et un reste, que Lacan appelle « un résidu » (lambeau sphérique). Marc Darmon fait remarquer dans ses *Essais sur la topologie lacanienne* que « cette coupure suggère la possibilité de découper l'objet *a* dans la surface de la bouteille de Klein elle-même, c'est-à-dire de retrouver la structure du fantasme : d'une part, la bande de Moebius du sujet ; d'autre part, le résidu, l'objet *a*. (Cette possibilité de détacher l'objet *a* est exclue quand il s'agit du tore.) »

Ainsi, la bande de Moebius du Sujet peut se compléter de deux façons : au moyen d'une autre bande de Moebius, pour former la bouteille de Klein ; ou par la rondelle de l'objet *a*, pour former le *cross-cap*.

La question des rapports entre l'objet *a* et l'Autre se pose, et notamment : Comment l'Autre détermine-t-il la place de l'objet *a* ? Comment la substitution de l'objet *a* à l'Autre se fait-elle ?<sup>13</sup>

<sup>10</sup> « Au niveau intrinsèque, c'est le résultat du caractère non orientable de la surface. Au niveau extrinsèque, après un tour, la surface se révèle comme unilatère. » Marc Darmon, *Essais sur la topologie lacanienne*, éditions de l'ALI, 2004 (1990), p. 239.

<sup>11</sup> Marc Darmon, *Essais sur la topologie lacanienne*, éd.cit.

<sup>12</sup> *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* (1964- 1965), Leçon du 10 mars 1965.

<sup>13</sup> Ces réflexions topologiques préparent ce que Lacan présente dans le texte *L'Étourdit* sur ce dernier point.

Bouteille de Klein à l'appui, il est aisé de concevoir le type d'accolement dans lequel se trouvent pris le sujet anorexique-boulimique et le grand Autre maternel, puisque cet espace fait coïncider intérieur et extérieur, suture ouverture et fermeture, confond objet du désir et objet du besoin. Vide et plein s'équivalent tout comme la demande du sujet de *se laisser nourrir* (demande d'amour adressée à l'Autre) s'inverse en *se donner à manger* (supposition quant au désir de l'Autre). « La réponse de l'Autre à la demande orale est la demande de *se laisser nourrir* non seulement du pain, mais aussi du corps de l'Autre. » souligne Jean Bergès.

Aussi, à quelle condition, un objet *a* se pourrait dégager de cette étreinte ?

Sommes-nous en droit d'envisager le rejet de l'anorexique restrictive, l'expulsion de la boulimie vomitive comme des **tentatives d'affirmer une négation** à l'intérieur de cette logique duelle, et un appel au désir ?

(La demande orale est, certes, débordée par un désir, mais ce qui semble caractériser la position anorexique est ce traitement de l'objet du besoin comme un objet de désir.)

Pour illustrer notre développement, un exemple :

Chez une patiente anorexique de Jean Bergès, particulièrement attachée au comptage caloriques, le « laisse-toi nourrir » était représenté par sa vocation d'être le soir, seul repas où elle pouvait prendre quelque chose, « la nourrice sèche de son mari », selon sa propre formule. Toute la journée, elle pensait à ce qu'elle allait lui préparer le soir, elle faisait des courses à cet effet, elle cuisinait et, elle attendait ; dans l'attente de cet homme, le nourrir, c'était l'essentiel. « Si je compte sa nourriture, je compte pour lui ».

Nous apercevons le fonctionnement en bouteille de Klein de ce couple, où la femme s'était approprié, dans la relation au mari, le désir maternel de nourrir, et se nourrissait de lui donner à manger. D'ailleurs, le mari est parti 48h après qu'elle a commencé à manger, en laissant un mot pour dire qu'il viendrait chercher ses affaires. Il faut dire qu'il s'appelait d'un nom qui voulait dire exactement « bouffe ».

Che voi ?

Il est intéressant de considérer ces pulsions comme une grammaire, un code, qui va entrer en jeu comme réponse à l'interrogation « que me veut-il /elle ? », et non pas comme un fonctionnement univoque. C'est quelque chose qui viendrait à la place de cette garantie de la vérité, suggère Bernard Vandermersch.

Lacan établit, dans *les Non-dupent errent*, et tout à fait en passant, une relation entre « le désir de savoir attribué à l'Autre » et l'anorexie mentale.

*Il y a un désir de savoir attribué à l'Autre. C'est comme ça que surgissent les manifestations de complaisance que donne l'enfant dans ses « pourquoi ». Tout ce qu'il suppose que l'autre voudrait qu'il demande. Mais ce n'est pas tous les enfants : cette chose attribuée à l'Autre, ça s'accompagne très souvent d'un « très peu pour moi », dont l'enfant donne la preuve sous cette forme à laquelle je suis sûr que vous n'avez pas songé, et qui a à voir avec ce que j'ai déjà illustré de l'anorexie mentale en faisant énoncer par cette action – car une action énonce : « Je mange rien. » Mais pourquoi est-ce que « je mange rien » ? Moi je l'ai demandé aux anorexiques, parce que j'étais déjà dans ma petite veine d'invention à ce sujet. Et que m'on-t-ils répondu ? Mais c'est très clair : elle était tellement préoccupée de savoir si elle mange, que pour décourager ce savoir, ce savoir comme ça, ce désir de savoir, rien que pour ça, elle se serait laissé crever de faim, la gosse ! C'est très important cette dimension du savoir, et aussi de s'apercevoir que ce n'est pas le désir qui préside au savoir, c'est l'horreur.*<sup>14</sup>

Autrement dit, ce savoir attribué au désir de l'Autre a, chez l'anorexique, toutes les caractéristiques du vouloir, de la demande implacable de la mère à l'égard de l'aliment. Dans ce cas, la « gosse » confond son propre désir de savoir avec la préoccupation maternelle de savoir si elle mange. Pour décourager ce savoir, elle préfère ne rien savoir et ne rien manger ou plutôt, pour que la comparaison soit correcte, elle préfère « manger le rien » pour « savoir le rien. » Le « pourquoi » de l'enfant fait place à un « qu'est-ce qu'elle veut ? », qui sous-entend « il y a quelque chose qui manque » (dans le grand Autre). Mais encore faut-il que pour la mère il manque quelque chose. Ceci implique qu'avec le Non-du-Père, elle a(it) établi un type de commerce qui peut aboutir à ce qu'elle admette qu'elle est castrée.

Anorexie-sinthome

<sup>14</sup> *Les Non-dupent errent*, séminaire inédit du 9 avril 1974.

Si l'on considère que la problématique centrale de l'anorexique est de se trouver imaginairement confrontée à un flot alimentaire continu sur laquelle la *Verneinung* n'a pu initialement s'exercer, ces conduites d'allure obsessionnelle (comptabilité pointilleuse, sélection des aliments, hyper-contrôle) révèlent à l'évidence leur objectif : exercer une coupure, réduire l'aliment à une petite unité bien délimitée qui le rende symbolisable.

Cette coupure s'exerce de deux manières : tout d'abord sur le matériau du réel lui-même – les multiples tris et découpages dans l'assiette – mais surtout, et c'est ce qui est remarquable dans cette observation, par la tentative d'habiller de signifiant et de découper par le signifiant le contenu alimentaire.

L'anorexique tente elle-même de pallier l'incorporation paternelle en défaut, indiquant par là même le nœud de sa souffrance, mais également l'échec inéluctable de sa tentative : elle ne pourra jamais produire seule, dans ce combat à mort contre le dragon maternel, la dimension du symbolique – il s'agira d'un *ersatz*.

Alors, comment, dans le cadre de cet auto-traitement d'une carence de l'incorporation du père, peut-on comprendre le jeûne anorexique ?

L'une des interprétations met en avant l'idée que l'anorexique refuse, par ce biais, la discontinuité et l'ouverture à l'ordre symbolique qu'implique l'acte alimentaire.

L'autre interprétation, à laquelle nous sommes favorables, consiste à dire que l'anorexique, par son jeûne, tente de créer, au contraire, une forme de limite symbolique à la jouissance qui la submerge. Il est vrai, la limite qu'elle trouve n'est pas celle qui renvoie à l'ordre social, celle qu'on voudrait la voir endosser ; pour elle, la table n'ouvre pas au symbolique, puisque c'est le lieu qui ramène inexorablement à la sphère maternelle, où survivrait indéfiniment la relation archaïque d'où le père est exclu.

Pour pallier cette forme de *Verwerfung* sectorisée du père, l'anorexique mettrait donc en place **une prothèse symbolique**, une forme de *sinthome*, qui lui permette de traverser tant bien que mal les exigences alimentaires de la vie courante.

Si l'anorexique tente de produire un objet *a* en posant son corps comme reste, **c'est justement par ce corps squelettique, donné à voir, proposé au regard de la mère comme déchet, qu'elle produirait cette limite.** Celui-ci viendrait dessiner, sculpter une limite à la jouissance qui les concerne. Mais peut-on parler ici d'objet *a* ?

Nous pensons que l'anorexique montre qu'il existe un mode de production symptomatique, (autre que celle du registre du signifiant/phallique) qui pourrait contenir « le ravage »<sup>15</sup> du lien archaïque à la mère.

Lacan nous en donne une indication dans « Litureterre », à propos **du sujet qui subsiste pour moitié de la rature, c'est à-dire de la lettre.** Ce n'est donc pas le signifiant, qui y échoue, mais la lettre – et, en l'occurrence, l'écriture – qui fera barrage au ravage, ainsi que Marguerite Duras le formulait dans une émission télévisée, il y a quelques années : « Seule l'écriture est plus forte que la mère ».

Si la production de l'écriture est du même ordre, chez l'anorexique, que l'exposition de son corps, n'y a-t-il pas lieu de poser qu'il ne s'agit pas tant de produire un objet *a* « en jouant de son refus comme d'un désir », que de jouer de son *corps-déchet* comme d'une *lettre* qui viendrait faire bord, sculpter un littoral entre la vie et la mort.

Jean-Richard Freymann fait également de la démarche anorexique une tentative d'*identifier le corps à un trait*, de le réduire à l'image d'une statuette de Giacometti, c'est-à-dire jusqu'à l'ultime architecture laissant un être de désir : « Le corps réel est à évacuer au nom d'un idéal de corporéité, une image corporelle réduite à un pur trait distinctif »<sup>16</sup>.

Le mystère de ce corps-trait pourrait être éclairé par les propos de Lacan concernant la calligraphie japonaise : « La calligraphie est faite de ces traits, qui, du même trait, récupèrent la jouissance. A cet égard elle est identifiable à la rature, et en même temps, cette rature comme telle est *litura-déchet*, produit, comme si dans cette lettre, dans ce L, étaient rassemblées les valeurs que nous distinguons comme trait unaire et objet *a*. »<sup>17</sup>

« La relation à l'écriture, c'est la relation au corps »<sup>18</sup>, écrit Roland Barthes. Si l'écriture est l'expression du désir, la tentation est grande de lire l'anorexie – du grec *ἀν-*, privatif, et *-όρέγομαι*, désirer – comme une pathologie propre à l'écriture, dont les signes calligraphiques

<sup>15</sup> « L'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe qui y fait la femme poisson dans l'eau, de ce que la castration soit chez elle de départ (Freud dixit), contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de subsistance que de son père – ce qui ne va pas comme lui étant second, dans ce ravage. », in « L'Étourdit » (1972).

<sup>16</sup> Jean-Richard Freymann, *Les parures de l'oralité*, éd.cit.

<sup>17</sup> « Litureterre » (1971) in *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Leçon du 12 mai 1971, éd. de l'Association lacanienne internationale, 2007, pp. 117-131 (version lue) ; *Autres Ecrits*, Seuil, 2001, pp. 11-20 (version écrite).

<sup>18</sup> Roland Barthes, *Le Plaisir du Texte*, précédé de *Variations sur l'écriture*, Seuil, 2000, p. 64.

figurent les stigmates de l'émaciation. Si « l'écrivain est [celui] qui joue avec le corps de sa mère pour le glorifier, l'embellir, ou pour le dépecer, le porter à la limite de ce qui, du corps, peut être reconnu », on a toutes les raisons de comprendre une anorexie qui a l'écriture pour *sinthome* comme une volonté de se défaire de l'emprise maternelle, de constituer une prothèse du symbolique.

L'écriture de l'anorexie use d'une rhétorique particulière fondée sur l'expérience de la faim. Barthes définit « la représentation » comme une figuration embarrassée, encombrée d'autres sens que celui du désir »<sup>19</sup>. Délester l'écriture de l'anorexie du poids des discours dominants permet d'en engager l'épure, de libérer le désir de sa gangue.

L'anorexie, dans toute sa dimension phénoménologique, prend son sens une fois considérée dans les vides et les pleins de son écriture.

## Anorexie-écriture

*Oregô, c'est tendre la main, implorer, viser, tuer.*

*L'anorexia refuse de tuer, de prendre, de téter, de prier.*

*L'anorexia refuse le sein, repousse le sexe, rejette la religion, se coupe de la société.*

*L'anorexie est l'anachorèse elle-même.*<sup>20</sup>

L'anorexie est l'une des « ombres errantes » qui poursuivent Pascal Quignard depuis l'enfance, révélant une faim de connaissance – morceau de pomme au fond de la gorge – jamais rassasiée. Sa définition, qui puise à l'étymologie, fait de l'anorexie un sevrage absolu. Elle est le corollaire d'une œuvre marquée par la « défaillance du langage »<sup>21</sup>, qui, sans être un traité sur l'anorexie, joue avec elle en transparence.

*Je pense à ma faim : il n'est pas de faim qui s'assouvisse et perde au cours du jour le désir de dévorer encore.*<sup>22</sup>

Lecteur avide et insatiable, Pascal Quignard est un ermite d'une espèce particulière dont la vocation littéraire semble naître dès l'instant où, nourrisson affamé, il se trouve victime d'un court-circuit entre langage et nourriture. De son enfance, l'auteur se souvient d'une nourrice, « l'Allemande », qui préférerait lire que le chérir ; ainsi privé d'une affection qu'elle portait aux mots plutôt qu'à l'enfant qu'il était, il devint anorexique :

*Ma gorge se serre soudain, évoquant ces heures où je ne parlais pas encore. Elles masquent un autre monde qui se dérobera toujours à ma quête. Une espèce de sanglot sec faisait suffoquer le haut du corps.*

*Je ne déglutis plus.*

*Je ne souffris plus qu'une fourchette ou une cuiller s'approche de mes lèvres.*

*L'attraction qu'exercent sur moi les livres est d'une autre nature qui restera toute ma vie plus mystérieuse et plus impérieuse qu'elle peut le sembler à d'autres lecteurs. Vite, vite, je repose le vieux livre coloré là où je l'ai pris. Je me détourne de l'étal du libraire. Je ne puis parler.*<sup>23</sup>

L'écrivain joue sur le thème indissociable de l'anorexie et de l'écriture. Les mots se révèlent plus forts que lui, car ils captivent celle qui est censée lui prodiguer de l'amour. Abandonné au profit des livres, n'existant pas aux yeux de la jeune femme, il ne peut répondre que par un *manger rien*. Anorexie et aphonie sont les deux mamelles de l'auteur qui affiche d'entrée de jeu sa méfiance à l'égard des aliments et des mots : « un morceau de la pomme originaire est resté coincé au centre de ma gorge »<sup>24</sup>, écrit-il encore. D'où la tentation de lire une œuvre au goût de sacré qui touche aux temps immémoriaux où le verbe n'était pas encore chair.

À la cruauté de « l'appel au sein », la taille zéro de l'écriture serait sa réponse médusée.<sup>25</sup>

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>20</sup> Pascal Quignard, *Vie secrète*, Gallimard, p. 450.

<sup>21</sup> Pascal Quignard, *Le nom sur le bout de la langue*, POL, 1993, p. 9.

<sup>22</sup> Pascal Quignard, *Rhétorique spéculative*, Calmann-Lévy, « Folio », 1995, p. 18.

<sup>23</sup> Pascal Quignard, *Les Ombres errantes*, Grasset & Fasquelle, 2002, pp. 7-8.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>25</sup> *Rhétorique spéculative*, éd.cit., p. 82.